

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean ERACLE

La philosophie d'Héraclite
d'Ephèse : une sagesse mystérieuse
de la Grèce antique

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1956, tome 54, p. 224-235

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

LA PHILOSOPHIE D'HERACLITE D'EPHESE

Parmi tous les sages de la Grèce antique, aucun ne paraît aussi mystérieux et aussi intéressant qu'Héraclite d'Ephèse. Sa vie est aussi peu connue que possible, car on ne peut ajouter foi à tout ce que raconte Diogène Laërce à son sujet. Néanmoins nous pouvons retenir qu'il appartenait à la noble famille régnant alors sur Ephèse et que, par amour pour la sagesse autant que par dégoût pour les injustices des grands, il abandonna ses fonctions à son frère et se retira dans la solitude.

Son livre, probablement intitulé *De la Nature*, fut écrit au début du V^e siècle avant Jésus-Christ, et fut déposé par son auteur dans le temple de Diane à Ephèse. Il comprenait trois parties : *De l'Univers*, *De la Cité*, *Des Choses Divines*. Malheureusement, cet ouvrage ne nous est pas parvenu. Il ne nous en reste que des fragments, éparpillés dans les œuvres des auteurs postérieurs.

Pendant, avec l'aide de tous ces fragments, nous pouvons nous faire une idée générale de la philosophie de l'obscur Héraclite.

Tout change

La première chose qui frappe Héraclite, quand il regarde le monde visible, c'est l'universel changement qui est dans les choses. Tout change et varie, tout s'effrite ; rien ne subsiste. A peine a-t-on regardé un être qu'il n'est déjà plus le même : quelque chose en lui a changé, et bientôt cet être ne sera plus. Il aura disparu dans le flux universel. Il se sera évanoui comme un songe. « Mort, ce que nous voyons éveillés ; songe, ce que nous voyons dormant. » Toutes les choses que nous voyons éveillés n'ont pas plus de consistance que celles que nous voyons en dormant, c'est pourquoi, puisqu'elles passent comme des songes, elles méritent le nom de mort.

Pour Héraclite, tout s'écoule comme un fleuve : l'univers est semblable à une masse d'eau en incessant mouvement. Mais

pour montrer d'une façon encore plus frappante le devenir universel, Héraclite compare l'univers à un foyer immense où tout est fait de feu, car rien n'est plus mobile ni plus insaisissable que le feu. Le feu est l'étoffe primordiale de l'univers : en lui tous les êtres sont taillés. Cette matière commune à toutes choses est éternelle : en cela Héraclite ne diffère pas des autres sages de l'antiquité.

« Ce monde-ci, dit-il, le même pour tous les êtres, aucun des dieux ni des hommes ne l'a créé, mais il a toujours été et il sera toujours un feu éternellement vivant, s'allumant avec mesure et s'éteignant avec mesure. »

En effet, à l'intérieur de cet univers de feu s'opèrent des transformations multiples : « Les transformations du feu sont d'abord la mer, et la mer est moitié terre, et moitié vent tourbillonnant ». Ainsi la mer est la première à sortir du feu, elle est comme la semence de toutes choses, et c'est elle qui, par transformations successives, produira la terre et le ciel et tout ce qu'ils contiennent. Enfin, après un temps, car, pour Héraclite, le temps se joue de tout comme un enfant et arrive à bout de tout, l'univers retournera à sa forme première, par des transformations inverses. Tout retournera au feu, et rien ne pourra s'échapper.

« La mer sera divisée et mesurée avec la même mesure qu'avant de devenir terre. »

« Qui se cachera du feu qui ne se couche pas ? »

« Tout sera jugé et dévoré par le feu qui surviendra. »

Tout se fait par discorde

Cependant, si tout est échange de feu, de la même façon que l'on peut échanger toute marchandise contre de l'or, et si le feu est un universel changement, il ne faut pas croire que rien ne soit stable et que tout soit absurde. Telle n'est pas la pensée d'Héraclite.

En effet, s'il constate d'abord le devenir, il constate aussitôt après que ce devenir est régi par des lois fixes. Dans les transformations, il y a un certain ordre immuable. Chaque être ne devient pas n'importe quoi, mais un autre être déterminé.

« Le feu vit la mort de la terre et l'air vit la mort du feu ; l'eau vit la mort de l'air et la terre celle de l'eau. »

« Le froid devient chaud et le chaud froid, l'humide devient sec et le sec humide. »

« C'est une même chose ce qui est vivant et ce qui est mort, ce qui est éveillé et ce qui dort, ce qui est jeune et ce qui est vieux, car ces choses se changent entre elles. »

Cette loi fixe qui régit les transformations du feu est la loi des contraires, car la naissance d'un être est la mort d'un autre, et la destruction d'une chose est la production d'une autre. Les choses se transforment en leur contraire : la vie devient mort, le jour devient nuit.

Héraclite affirme alors clairement l'existence d'une loi régissant tous les êtres.

« Polemos (la guerre) est le père de toutes choses et le roi de toutes choses ; de quelques-uns il a fait des dieux, de quelques-uns des hommes ; des uns des esclaves, des autres des hommes libres. Il faut savoir que la guerre est commune, la justice discorde, que tout se fait et se défait par discorde. »

Ainsi tout se divise, tout s'oppose ; c'est par la discorde que les êtres naissent, et c'est aussi par elle qu'ils périssent. Polemos est père de tout, car tout naît par discorde. Il est le roi de tout, car tout évolue suivant la discorde.

Tout s'achève dans l'harmonie

Cette loi d'opposition, qui est universelle, est elle-même soumise à une loi supérieure qui est exactement son contraire : la loi d'harmonie, qui doit assurer à l'univers sa cohésion intime et son unité.

Il semble contradictoire que l'harmonie doive diviser pour régner, cependant c'est cela qu'enseigne Héraclite en raillant ceux qui n'arrivent pas à le comprendre :

« Ils ne comprennent pas comment ce qui est en lutte peut s'accorder : mouvements en sens contraire, comme pour l'arc ou la lyre. »

« Ce qui est contraire est utile et c'est de ce qui est en lutte que naît la plus belle harmonie : tout se fait par discorde. »

« Joignez ce qui est complet et ce qui ne l'est pas, ce qui concorde et ce qui discorde, ce qui est en harmonie et ce

qui est en désaccord : de toutes choses une et d'une toutes choses. »

« La loi d'harmonie est d'ailleurs la seule réponse à l'angoisse provoquée par l'universelle destruction : c'est elle qui explique la nécessité de certains maux. »

« Le bien et le mal sont tout un. Les médecins taillent, brûlent, torturent de toute façon et, faisant aux malades un bien qui ressemble à une maladie, ils réclament une récompense qu'ils ne méritent guère. »

« L'harmonie est la loi suprême. Elle crée des rapports différents entre les êtres, et ce sont ces différents rapports qui sont cause de la souffrance, car ce qui est bon pour un être ne l'est pas pour un autre ; ce qui est agréable sous un certain rapport, ne l'est pas sous un autre. »

« L'eau de la mer est à la fois très pure et très impure : pour les poissons, elle est potable ; pour les hommes, elle est imbuvable et nuisible. »

C'est d'ailleurs par la souffrance elle-même qu'on prend conscience de l'harmonie universelle.

« C'est la maladie qui rend la santé agréable ; le mal qui engendre le bien ; c'est la faim qui fait désirer la satiété, et la fatigue, le repos. »

« Sans l'injustice, on ignorerait jusqu'au nom de la justice. »

Enfin l'harmonie peut se cacher, et c'est alors qu'elle est la plus belle, contrairement à ce qu'on pourrait penser.

« Le plus bel arrangement est semblable à un tas d'ordures rassemblées au hasard. »

« L'harmonie invisible vaut mieux que l'harmonie visible, où Dieu qui opère l'accord, a caché et enfoncé les désaccords et les oppositions. »

Ce qui est apparemment en harmonie recèle ordinairement le plus profond désaccord, tandis que ce qui est apparemment en lutte dissimule profondément en soi la plus belle harmonie.

Tout est soumis à la pensée

Ainsi tout l'univers se trouve soumis à une loi, à un calcul. Pour présider aux incessantes transformations du feu, il y a une Pensée — un logos — toujours identique à

elle-même, une sorte de rythme fait d'un double mouvement vers le haut et vers le bas, mouvement qui entraîne en sa course tous les êtres. Mais si la double loi d'opposition et d'harmonie semble se faire en deux mouvements, l'un qui divise tout à partir de l'unité première, l'autre qui ramène tout vers l'unité, à travers une longue série de luttes et de divisions, elle n'en demeure pas moins parfaitement une en elle-même. Il n'y a pas deux forces contraires qui s'affrontent, comme l'enseignera Empédocle, mais un seul logos en deux mouvements :

« La voie vers le haut et la voie vers le bas, dit Héraclite, sont une seule chose. »

Au fond, la loi des contraires n'est que l'expression de la loi d'harmonie. Celle-ci a besoin de créer des divisions dans la masse du feu afin d'arranger tout ensuite avec sagesse.

Aussi Héraclite n'hésite pas à proclamer l'existence d'une Pensée souveraine et unique où réside le logos avant de se réaliser dans les choses. Cette Pensée est unique puisque le logos est lui-même unique et que l'ordre du monde est un. De plus, cette Pensée est l'unique Sagesse, car rien ne peut être sage s'il n'a pas en lui le logos qui appartient souverainement à l'Un.

« L'Un, la Sagesse unique, dit-il, refuse et accepte d'être appelé du nom de Zeus. »

La Pensée souveraine est Dieu

Au-dessus de tout l'univers, il y a Dieu, parfaitement sage, et qui gouverne tout en vue de la plus belle harmonie. Parce qu'il est le Dieu suprême, il accepte le nom de Zeus ; cependant il n'est pas ce Zeus que les hommes imaginent, il le dépasse et n'a rien de commun avec lui.

Le Dieu d'Héraclite est au-delà des contraires, et n'a rien à faire avec les êtres de ce monde. Pour ceux-ci, nous l'avons vu, une mystérieuse harmonie régissait leurs rapports réciproques. Pour Dieu, il n'en est pas ainsi :

« Pour Dieu, tout est beau et bon et juste ; les hommes tiennent certaines choses pour justes et d'autres pour injustes. »

Si Dieu est ainsi libre vis-à-vis de l'universelle loi des contraires, c'est qu'il possède en lui toutes les réalités contraires, qu'il contient dans une parfaite harmonie :

« Dieu est jour et nuit, hiver et été, surabondance et famine. »

Mais il se manifeste au monde sous différents aspects :

« Il prend des formes variées, tout de même que le feu, quand il est mêlé d'aromates, prend le nom de chacun d'eux. »

D'ailleurs, tous les aspects de la divinité que les hommes vénèrent, comme la suprême fécondité ou la parfaite domination sur la mort, ne sont que des perfections de ce Dieu unique.

« C'est le même Hadès et Dionysos pour qui l'on est en folie et en délire », dit-il en parlant du culte scandaleux de Dionysos.

D'autre part, Dieu qui est l'unique Sagesse, où se nourrit toute sagesse humaine, — « L'esprit de l'homme n'a pas de pensée, celui de Dieu en a » — ne peut en rien se mêler aux créatures fluentes de ce monde. Sa Sagesse immuable et seréine ne saurait être mélangée avec le devenir de ce monde tout de ténèbres.

« Aucun de tous ceux que j'ai entendus n'est arrivé à savoir que ce qui est sage est séparé de toutes choses. »

Si donc, comme le dit Héraclite, Dieu seul est véritablement sage, c'est clair qu'il est séparé de tout. Il semble par conséquent assez faux de dire que pour Héraclite Dieu est immergé dans la matière comme un logos impersonnel, une loi intérieure. Au contraire, Dieu qui est l'Un, le seul Sage, l'Au-delà des contraires, ne peut être que séparé du devenir inconsistant des choses.

Le mystère des âmes

L'univers est un fleuve immense où tout prend naissance et se noie dans un interminable tourbillon. Au-dessus, présidant par sa pensée à la lutte des choses, il y a l'immuable Sagesse. Entre le monde divin et le monde du devenir, il y a une multitude d'autres réalités, extrêmement mystérieuses : les « daimones ».

Ces daimones remplissent toutes choses de leur présence et de leur action. Ils ont part à la pensée divine et agissent selon cette pensée. A cause de cette part mystérieuse à la sagesse divine, ils sont semblables à des rayons de feu, à des clartés de lumière, transparentes dans la nuit du devenir. Le nom d'immortels paraît bien leur convenir, car ils subsistent en dehors de toute matière aussi bien qu'en son sein. Tous descendent à un moment donné dans un corps qu'ils animent. Ils forment ainsi les hommes, dont le but est de réaliser dans leurs actions le logos divin. Le daimone qui donne à chacun son caractère et sa pensée est alors appelé âme, car il est comme un souffle qui anime le corps.

La descente de l'âme dans le corps est semblable à un homme qui se baigne dans un fleuve, car l'âme s'unit au devenir matériel et fluent et à son contact s'humidifie. Sa pensée devient alors moins pure. L'âme va se sentir attirée vers le vain plaisir, qui est une plongée plus profonde dans l'eau.

Enfin, après un temps, l'âme se sépare du corps : elle est alors semblable au baigneur qui sort de l'eau. Mais où va-t-elle ? L'âme du vulgaire retournera de nouveau dans un corps après un temps, car elle est trop attirée vers l'eau. L'âme du sage et du héros, au contraire, va s'élever, devenir divine, et de là devenir la gardienne des autres. On voit se dessiner une mystérieuse hiérarchie entre les daimones : en bas, ceux qui sont attachés à la matière humide ; au sommet, ceux qui la méprisent et qui demeurent loin d'elle, agissant seulement sur elle par l'intermédiaire des autres qui sont mêlés à elle.

Mais laissons la parole à l'obscur Héraclite :

« Nous descendons et nous ne descendons pas dans le même fleuve : nous sommes et nous ne sommes pas. » Quand nous allons nous baigner et que nous descendons dans un fleuve, nous pouvons dire qu'à chaque instant nous ne sommes plus dans le même fleuve, car « de nouvelles eaux coulent toujours sur nous ». Cependant, c'est bien dans le même fleuve que nous sommes, car le fleuve n'a pas changé de cours ni de nom.

De même, il y a en nous quelque chose en incessant mouvement : notre corps, qui change sans cesse, étant pris dans l'universel devenir. Mais il y a aussi en nous quelque chose qui demeure et n'est pas emporté dans le flux matériel, notre

âme. Si l'on s'était donné la peine de lire en profondeur ce texte apparemment si obscur, on se serait dispensé de dire à son sujet les pires absurdités. Mais en voici un autre, non moins obscur :

« Immortels, mortels ; mortels, immortels ; notre mort est la vie des premiers, et leur vie notre mort. »

Autrement dit, quand nous naissons, un immortel meurt, et quand nous mourons, un immortel reprend vie. Ce qui est mortel, c'est l'homme, mais ce qui est immortel, c'est le daimone. A la naissance d'un homme, un daimone cesse d'être en lui-même, car il devient prisonnier de l'eau. Mais quand un homme meurt, le daimone est libéré et reprend toute sa vigueur d'immortel.

Que le propre d'un homme, ce qui constitue son être personnel, soit constitué par un daimone, cela apparaît clairement dans un texte comme celui-ci :

« Pour chaque homme son caractère (*ἦθος*) est un daimone. »

Le mystère de cette réalité est encore affirmé par ces paroles du sage :

« On ne peut trouver les limites de l'âme, quelque chemin qu'on emprunte, tellement elles sont profondément enfoncées. »

Cette réalité de l'âme, nous l'avons dit, tire sa consistance de la pensée qui l'habite : c'est parce qu'elle pense que l'âme est ainsi indépendante du devenir, car elle a part à l'immuable Sagesse de Dieu.

« L'homme, dans la nuit, allume une lumière pour lui-même : mort, il est éteint. Vivant, il ressemble en dormant à un mort ; étant éveillé, mais les yeux éteints, il ressemble à un dormeur. »

Quand l'homme est en vie, il a en lui une lumière qui luit en son cœur comme dans les ténèbres de la nuit. Mais quand il meurt, cette lumière disparaît. Cette lumière est connaissance et vision, car si le sommeil ressemble à la mort par son inconscience, les aveugles, bien qu'éveillés, ressemblent à des dormeurs, puisqu'ils ne voient pas.

La naissance et la mort des âmes

On a prétendu que pour Héraclite, l'âme, après la mort, ne jouissait que d'une existence éphémère, et qu'après un temps, elle disparaissait dans le devenir, et s'évanouissait. Je ne crois pas que cela soit exact. Nous allons voir dans quelques instants des textes qui semblent indiquer le contraire. Voici, tout d'abord, un texte qui semble bien indiquer que l'âme est condamnée à disparaître :

« Pour les âmes, mourir, c'est devenir eau ; pour l'eau, mourir, c'est devenir terre ; mais de la terre vient l'eau, et de l'eau vient l'âme. »

On aura déjà remarqué qu'Héraclite parle par images. Pour faire comprendre une idée, il l'accompagne d'une image. Ainsi, pour affirmer la dualité de l'homme, il parle du fleuve où l'on se baigne et qui demeure et ne demeure pas le même.

De même ici, comment l'âme meurt-elle en se changeant en eau et comment naît-elle ? De la même façon que l'eau meurt en terre et jaillit ensuite de son sein. L'eau se perd dans la terre, de même l'âme descend dans l'eau du corps. Ensuite l'eau renaît en ressortant de terre, de même l'âme revit en sortant de l'eau. C'est toujours l'image du bain qui est à la base de la pensée d'Héraclite quand il parle de l'âme. Il ne saurait mieux faire comprendre comment ce que le vulgaire appelle vie est en réalité mort, et comment ce qu'il appelle mort est en réalité la seule véritable vie.

Après la mort, tout n'est pas fini pour l'âme car « les âmes flairent dans l'Hadès ». Elles jouissent après la mort d'une mystérieuse connaissance, mais qu'il est impossible de concevoir.

« Ce qui attend les hommes après leur mort n'est ni ce qu'ils espèrent, ni ce qu'ils croient. »

Dans cet inconnu, il y a des degrés :

« Les plus grandes morts obtiennent les destinées les plus grandes. »

Cette différence dépend de la sagesse de l'âme :

« Il y a une chose que les meilleurs préfèrent à tout : la gloire éternelle à ce qui est périssable ; mais la foule se rassasie comme un vil bétail. »

On ne saurait mieux dire que le vrai bonheur, recherché par les sages, consiste dans quelque chose d'impérissable, et non, comme le dit Héraclite ailleurs, « dans les plaisirs du corps » qui rendent l'homme semblable au bœuf qui mange des pois.

Si le bonheur résidait dans les plaisirs du corps, nous proclamerions heureux les bœufs quand ils trouvent des pois à manger.

D'ailleurs, ces sages parfaits qui n'ont aucune attache au devenir corporel au point de livrer leur corps à la mort, ces sages qui ont une âme sèche et donc lumineuse, ils sont honorés non seulement par les hommes en ce monde, mais aussi par les dieux dans l'au-delà : « Ceux qui sont morts dans les combats, les dieux et les hommes les honorent. » Leur vie désormais consistera à diriger les âmes qui leur seront inférieures, qu'elles soient ou non dans un corps, et à contribuer ainsi à réaliser dans le devenir le divin logos. « De là ils s'élèvent et deviennent les vigilants gardiens des vivants et des morts. »

La règle de la vie : devenir sage

Les principes de la vie morale qui est une sagesse, se tirent facilement de ces considérations. L'âme participe à la clarté de l'Unique Sagesse dans un logos qui n'est qu'un reflet du logos divin et universel. « A l'âme appartient le logos qui s'augmente lui-même. » Il s'agit donc de développer en soi cet éclat de la lumière divine qui est en tout homme. L'âme, en augmentant son logos, se détache du devenir humide de la matière pour devenir plus sèche et plus parfaite. Il faut donc ne pas se laisser aller au plaisir qui ne peut que souiller l'âme en la rendant plus humide. Sa la vie de l'âme sèche s'intensifie avec la puissance de son logos, au contraire le plaisir l'amoindrit et devient pour elle comme la mort. « Pour les âmes, devenir humide, c'est plaisir ou mort. » Seule mérite le nom de vie, celle qui est inspirée par la sagesse.

Si la plupart des hommes vivent sans se soucier de la sagesse, ils sont néanmoins tous appelés à cette vie supérieure :

« A tout homme il est accordé de se connaître soi-même et de faire preuve de sagesse. »

La sagesse consiste donc tout d'abord à se connaître soi-même, c'est-à-dire à reconnaître l'origine lumineuse de l'âme et à croire à cette part au logos divin. Ensuite, il s'agit de vivre en conséquence, en développant en soi cette lumière divine, en faisant entrer en soi une plus large part du logos universel.

« Il faut suivre le logos commun, mais, bien qu'il soit commun, la plupart des hommes vivent comme si chacun avait une pensée particulière. »

La Sagesse : obéir à la Pensée

La sagesse consiste à suivre le logos universel, c'est-à-dire le logos qui est en Dieu et qui dirige toutes choses selon sa volonté.

« Ceux qui parlent avec intelligence doivent s'appuyer sur le logos commun à tout, comme une cité sur la loi, et même beaucoup plus fort. Car toutes les lois humaines sont nourries par une seule loi de Dieu qui domine tout, autant qu'il lui plaît, suffit à tout et surpasse tout. »

On éviterait ainsi le désaccord entre les hommes, qui naît de ce que chacun veut être à soi-même sa propre loi.

« Sur le logos qui leur est le plus familier, sur le logos qui gouverne tout, ils sont en désaccord, et ce qu'ils rencontrent chaque jour leur paraît étranger. »

Il ne suffit pas d'une simple connaissance, car « le fait d'apprendre beaucoup n'instruit pas l'intelligence », mais il faut vivre selon le logos qui est l'expression de la volonté de l'Un.

« La pensée est la plus haute vertu : et la sagesse consiste à dire des choses vraies et à agir selon la nature, en écoutant sa voix. »

« La sagesse consiste en une seule chose : connaître la Pensée qui dirige tout par tout. »

« La loi : c'est encore d'obéir à la volonté de l'Un. »

Comme on le voit, vivre c'est faire preuve de sagesse. Mais la sagesse consiste à se conformer à la volonté de l'Un, l'unique Sage, en se conformant à son logos exprimé dans la nature des choses. C'est à ce prix que l'âme devient lumineuse

et vraiment bonne, car elle ne se laisse pas entraîner dans le tumulte incessant des choses, mais restant au-dessus de ce tumulte, elle devient sèche, c'est-à-dire semblable au divin logos.

« Le rayon de lumière (*Αύρη*), c'est un nom de l'âme) sec est l'âme la plus sage et la meilleure. »

Et seules les âmes sages ont part à la vie parfaite de l'au-delà. Au contraire, ceux qui veulent vivre selon leur propre pensée se détournent du logos divin. « Ils se retournent dans leur monde particulier » comme des dormeurs : ils sont semblables à des morts : ils le sont véritablement, puisqu'ils sont comme noyés dans le fleuve du devenir qui les emporte et les assombrit.

Conclusion

Combien belle apparaît à tous ceux qui la regardent sans préjugé, la sagesse du vieil Héraclite. On y trouve à la fois la profondeur de la pensée et le charme de la poésie. Il y a en même temps, dans la rigueur et l'obscurité de ses aphorismes, je ne sais quelle révélation d'une âme ardente, qui, préoccupée de l'unique sagesse, fut capable de tout fouler aux pieds pour la poursuivre et enfin la trouver.

Héraclite n'est pas seulement le sage obscur, qu'on étudie avec un sourire empreint de pitié, comme s'il n'avait jamais écrit que des absurdités ; il est aussi un précurseur. Sa pensée annonce déjà les splendides élévations de Platon : on y trouve déjà la dualité entre le monde spirituel et divin et celui de la matière, on y trouve ce grand élan mystique vers les pensées divines qui seules sont capables de nourrir l'esprit de l'homme.

Héraclite sera très exploité par les stoïciens, qui, en prenant ses idées, ne manqueront pas de les déformer en les interprétant dans un sens matérialiste qu'on ne trouve pas réellement chez lui. Sa pensée n'a pas cessé de rayonner jusqu'à nos jours, et, au siècle dernier, le philosophe allemand Hegel n'a pas hésité à puiser dans son livre le principe fondamental de sa propre philosophie, curieuse application de la loi des contraires.

En définitive, Héraclite demeure un grand esprit, difficile sans doute à apprécier à cause de l'obscurité voulue de son enseignement, mais qui n'en apparaît pas moins, à celui qui l'étudie d'un peu près, comme un foyer très ardent de pensée humaine et de vie religieuse. Jean ERACLE